

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

À suivre

Volume 18, numéro 4-5 (106-107), juillet–octobre 1976

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30915ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(1976). À suivre. *Liberté*, 18(4-5), 379–393.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1976

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

à suivre

L'ETE, POUR RIRE. Au Québec, l'été habituel est une blague. C'est la blague de l'année, de chaque année. On fait des projets dix mois durant, l'été arrive, et c'est un jeu d'enfant. Rien n'est sérieux de notre été. Le soleil : « Tu m'as vu ? Tu ne me verras plus ». Ça dure deux jours. Les petites fleurs : « Coucou, je suis belle, hein ? » Le lendemain, y'a plus, fanée, finie, toute ridée la fleur. Tout le monde sait que c'est court, l'été, mais à ce point-là, c'est l'extrême. Vivement l'hiver ! Au moins, on sait où on est, et la pérennité — donc le calme, enfin — compense pour tous les défauts du froid. On finit par aimer l'hiver, authentique, quand on voit l'été : une pacotille.

J. F.-R.

.....

MAIS LES JEUX NE SONT PLUS... Comment ose-t-on parler de Jeux Olympiques quand il faut plus d'un policier-soldat par athlète ? Celui qui franchit la limite du Village ne doit-il pas se soumettre à l'inspection électronique, fournir mille preuves d'identité ? L'athlète aura très tôt la conviction qu'il est le premier suspect. N'est-il pas coupable des Jeux mêmes ? Il saura qu'il pénètre dans un camp, dans un petit Etat policier parfait, bref, il ne lui manquera qu'un Kafka pour évoquer ses Jeux.

Montréal, pour mieux veiller sur lui, s'est dotée d'un minuscule Pentagone. L'ancien marché Maisonneuve, où j'al-

lais enfant acheter de la viande et des fruits, s'est transformé à jamais en centre de surveillance et de coordination. Après les Jeux, il suffira de trois heures à *Pentagone jr* pour étendre ses tentacules sur les citoyens... Un autre des multiples cadeaux que les Jeux offrent aux contribuables si fiers de leur stade qu'ils consentiraient à toute augmentation de taxes. Les Romains sont les Romains...

Et je ne parle pas de l'investissement astronomique qu'impliquent les Jeux pour la ville qui reçoit. Je ne parle pas du caractère monstrueusement scandaleux de cet investissement, quand tout être responsable sait bien qu'il y avait d'autres priorités, qu'il y aurait dû avoir d'autres priorités si le sens de l'homme n'était pas éteint, si nous ne tournions pas tous comme des délirants en pleine absurdité, participants du grand silence qui consolide le mépris de l'homme.

Décidément l'homme est mort ! Faut-il s'y résoudre ? Certes, les Jeux passent avant le pain, le faste avant la pauvreté, comme l'uniforme galonné et le fusil avant la liberté... Notre Etat ne peut plus donner au peuple les Jeux *et* le pain. Il y aurait même des citoyens qui préféreraient les Jeux au pain. Derrière le corps exalté, l'Etat a repris tous ses droits. Depuis le temps qu'il a la nostalgie des tyrans et que « la vie » l'intéresse...

Non pas qu'il ne faille pas de courage à l'athlète, ni que celui-ci ne soit admirable... Mais n'en faut-il pas autant pour le chercheur scientifique, pour l'artiste qui crève parce que sa société se fout des oeuvres de l'individu, se fout de l'homme, et qu'en ses oeuvres seules l'homme semble encore présent ? C'est en cela que notre société, notre époque de mort, a choisi l'activité, la manifestation qui la rassurait le plus, celle qui était la *moins dense en signification*, celle qui ne pouvait rien remettre en question.

De plus, comme c'est étrange... La politique sait bien se mêler hypocritement à une manifestation, là où elle devrait être absente. Comme les Etats fascistes s'agglutinent, par exemple, pour que la Chine ne soit pas admise aux Jeux. (Car il est évident pour le brillant président Ford que refuser à Taïwan le droit de représenter la Chine est plus scandaleux que refuser l'entrée des Jeux à la Chine.) Il semble

bien que le C.I.O. ait sa propre conception innocente de ce qui est ou non politique, et qu'il soit devenu maître dans l'art de jouer aux vierges offensées. Et la Tanzanie s'attaque à la participation de la Nouvelle-Zélande, et l'Ouganda, etc. Et l'on viendra prétendre que les Jeux ne sont pas au service des Etats ? qu'ils ne sont pas corrompus par eux.

Le dieu du stade est tellement devenu le symbole de son Etat, que, en ce temps de terrprisme et de fascisme, il faut le protéger en mettant en jeu toute la puissance policière de l'Etat, il faut l'entourer de murs, de mitraillettes et de restrictions à sa liberté. Rien n'est plus significatif... Si quelque Pindare devait surgir et reprendre la *Première olympique*, il commencerait par ces mots : « Veux-tu chanter les Jeux ? Ne cherche pas, au ciel désert quand le jour brille, un éclat plus vif que la lueur du fusil ni un vert plus sombre que celui du béret ».

F. O.

.....

ENTRE LE MARXISME ET LE MISERABILISME, on finit toujours par trouver quelque part une cause, surtout si l'on est un laissé-pour-compte ou un garçon turbulent.

A l'occasion des Olympiques, des soirées de poésie furent organisées. Pour des raisons diverses, un certain nombre des 50 ou 60 poètes québécois sollicités déclinèrent l'invitation, mais un grand nombre accepta. Cependant, quelques autres dénoncèrent cette manifestation au-delà de laquelle ils soupçonnaient de noirs complots. Après avoir publié un communiqué dénonciateur écrit au vitriol, ils décidèrent de participer quand même à ces lectures publiques mais en clamant bien haut leur désaccord, DE TOUCHER LE MODESTE CACHET qui était accordé, et par la suite de remettre ce cachet à un organisme qui s'occupe des familles pauvres.

SANS OUBLIER TOUTEFOIS DE S'ASSURER QUE LE PHOTOGRAPHE D'UN JOURNAL SPORTIF — après tout, c'était durant les Olympiques — SOIT PRESENT A LA CEREMONIE DE REMISE DES CACHETS.

Les marxistes ont plein de tours dans leur petit sac, m'assurait une certaine chatte siamoise rencontrée quelque part...

J.-G. P.

.....

ON A VU, durant les Olympiques, les chapeaux de la Reine se faire voler un moment la vedette par celui de Justin-Pierre que son papa porta. Comme quoi tout ce beau monde a bel et bien la tête sur les épaules.

F. R.

.....

LES JEUX OLYMPIQUES sont-ils des jeux ? Me trouvant à l'étranger, j'ai suivi le grand « chiard » de Montréal à la télévision ; pendant les messages publicitaires (nombreux, stupides, répétitifs) je relisais l'admirable *Homo ludens* de Huizinga. Cette lecture ne cadrerait pas avec le spectacle et encore moins avec les commentaires des analystes. Il n'était question pour ceux-ci que de records, de médailles et de volonté de puissance. Le fameux « esprit olympique » n'a d'esprit que son obsession patriotarde et ses camouflages idéologiques. Non, vraiment, je n'ai pas reconnu là ce qu'on appelle des jeux. Tous les enfants du monde, jeunes ou vieux, ne me démentiront pas. Hormis les épreuves libres et imposées des concours de gymnastique pour les femmes et qui atteignirent parfois à la pure poésie du corps, on ne se préoccupait que de « performances » comptabilisables. Et puis, le sommet du dégueulasse, on le toucha, on le dépassa, lors de la cérémonie de clôture où l'on réussit à récupérer les quelques Amérindiens que NOUS avons laissé sousvivre après les avoir dépossédés de tout sauf de leurs plumes.

J. B.

.....

FERNAND SEGUIN, dans une émission de vulgarisation scientifique à la télévision, nous apprit récemment qu'il ne fallait pas s'attendre à ce que les « records » physiques

des athlètes s'améliorent encore beaucoup : il est un seuil pour la course à pied que ni l'entraînement, ni la force, ni la nourriture, ni les nerfs ne pourront permettre au bipède humain de dépasser. Il disait cela avec le sourire.

Je reste persuadé qu'il entendait que le seuil des performances intellectuelles est, lui, un défi à notre mesure. Car quand nous aurons trouvé un athlète qui courra aussi vite qu'une gazelle Thompson poursuivie par un guépard, nous pourrons alors nous demander ce qui nous distingue des grands félins. Les muscles ? L'esprit ? Le poil ? Ou le goût des records ?

J. G.

.....

J'AI FAIT MES PLANTATIONS DE PARAPLUIES. C'était en mars. Il faut les transplanter lorsqu'ils sont jeunes, et vigoureux. Le manche vers le bas, naturellement : c'est là que viendront les radicelles. L'arrosage est indispensable : ils n'ouvrent bien qu'avec beaucoup d'eau. C'est une réussite, j'en suis très fier. Nous avons un parterre magnifique maintenant.

J. F.-R.

.....

LU DANS *LA PRESSE* du 5 août cette profonde parole de M. Peter Swann, administrateur de la Fondation Bronfman : « Le Canada est trop proche des Etats-Unis pour avoir une indépendance économique. Mais nous pouvons toujours conserver notre marque individuelle dans les arts, ce petit domaine qui nous appartient encore ». La souveraineté culturelle sauvera non seulement le Québec mais même le Canada, qui est né lui aussi pour un petit pain. A Trudeau, c'est monsieur Naïm Kattan qui succédera comme premier ministre et tous ensemble, à l'ombre des usines et dans des revues américaines spécialisées, nous écrirons des oeuvres canadiennes très-touchantes et très-pittoresques, nous aurons le stand le plus artistique dans toutes les expositions du monde, bref nous cultiverons notre « petit domaine » et nous serons immortels, tandis que notre chèque nous arrivera à chaque mois

pour que nous continuions toujours à « conserver notre marque individuelle ». (Mais pourquoi employer le futur ?)

F. R.

.....

LES CONNOTATIONS ELECTIVES : quand Normand Harvey annonce au « Téléjournal » la mort de Max Ernst, il prononce « Eurnst ». Il ne lui vient pas à l'esprit que ce qui n'a pas une apparence française n'est pas obligatoirement anglais. S'il avait dit ce nom tout bonnement en français, il l'aurait de surcroît dit correctement en allemand. Quand Guy Mauffette parle de musique le soir à la radio, il vante les mérites des « Pictures at an Exhibition » de Moussorgsky. Il me souvient avoir entendu dire que Ravel orchestra jadis une oeuvre russe assez répandue appelée « Tableaux d'une exposition »... C'est sans doute la même. Quand Roger Lemelin fait un discours à l'Université Laurentienne, il se réfère au « Decline of the West ». Il serait surprenant qu'un écrivain américain ait non seulement porté le même nom que l'Allemand Oswald Spengler mais qu'il lui ait au surplus chipé un titre aussi mondialement connu que « Le Déclin de l'Occident ». Il doit encore un fois s'agir du même. On dira : ce sont des broutilles. Certes, sauf que si un peintre allemand, une oeuvre musicale russe, un livre allemand se voient curieusement relayés par l'anglais, c'est peut-être que *l'altérité* elle-même est anglaise, qu'elle forme tout l'horizon. Ne pas pouvoir accueillir l'autre *directement*, cela s'appelle être colonisé. Bientôt on nous parlera sans doute de la symphonie de « Caesar Frank » (comme dans Frank Sinatra) et des poèmes de « Saint-John Purse » (sic). Il ne faudra pas s'étonner. Songez qu'à l'ouverture des Jeux Olympiques, le reporter radio-canadien paraissait tout heureux de nous apprendre que le Pérou a deux langues : l'anglais et le quechua !

A. B.

.....

« SAUVONS MONTREAL » semble, depuis quelque temps, avoir une certaine efficacité. Ce doit être sûrement

parce qu'il y a là-dedans une majorité d'anglophones. De toute manière c'est normal : Montréal leur appartient. *Mais va falloir changer ça*, car c'est inacceptable. Il faut encourager les Québécois francophones à se joindre en masse à ce groupe écologique. Il faut apprendre aux Anglais ce que sont la démocratie et le code Morin ! La démocratie c'est le monde ordinaire au pouvoir. « Sauvons Montréal » réunit des architectes, des urbanistes, des professeurs, ça n'est pas du monde ordinaire. Or le temps des experts compétents est révolu. Suffit !

Et puis quelle idée de lutter pour sauver de vieux édifices ! Voilà bien la pensée élitiste dans ce qu'elle a de plus abject. Ce qui détruit Montréal c'est le capitalisme, tout le monde sait ça. Lutter pour la Maison des Soeurs grises quand le sous-développement devrait nous préoccuper ! Non. Il faut extirper le mal et ses racines. « *Sauvons Montréal* » doit promouvoir la lutte des classes car ce que cette association dénonce, ce ne sont que les apparences de la sauvagerie réactionnaire. En fait de véritables écologistes révolutionnaires laisseraient *démolir* Montréal, pour que le peuple comprenne la nature même du combat social et que les masses, voyant devant elles les parkings asphaltés remplacer les monuments historiques, sachent qu'il faut enfin s'en emparer pour construire un ordre nouveau !

« Sauvons Montréal » cache son véritable nom : c'est « Sauvons le Système » que ces élites traditionnelles affirment avec nostalgie. Voilà !... » Voilà l'exemple d'un discours gauche tenu par un gauchiste par un bel après-midi d'été.

J. G.

.....

DESSINER LE QUEBEC : c'est un défi et un rêve. Jacques Folch-Ribas a relevé ce défi et réalisé ce rêve, qui est un peu notre rêve à tous.

En cinq fascicules, il a entièrement dessiné — avec la collaboration de quelques personnes — pour la première fois à main levée, la carte routière kilométrique du Québec.

Voici un bel objet, doucement teinté de vert et de bleu ; et tous les noms des petits villages de notre pays prennent ainsi un saveur nouvelle. On dirait qu'ils sont pour la première fois nommés, parce que leur nom a été écrit à la main.

Cette carte est distribuée par SIDBEC et il faut réclamer qu'elle soit généreusement et vastement distribuée et qu'elle remplace toutes les cartes des compagnies de pétrole et des colonels Sanders.

Que cette belle carte soit donnée à tous les enfants du Québec pour qu'ils apprennent la réalité de leur pays.

J.-G. P.

.....

PAUVRE JEROME CHOQUETTE. Un si beau talent, mais tellement brouillon. On ne peut s'empêcher, devant tant de candeur et une si naïve gaucherie, d'être touché. Cet homme, voyez-vous, a rompu courageusement avec Bourassa pour une question de conscience. Or la conscience, ça devrait payer. Mais il n'a reçu pour prix de sa droiture que Fabien Roy, puis Biron, bien maigre butin pour un preux de sa valeur. Quoi de plus normal, après cela, qu'il soit frustré et malheureux. Ce monde, décidément, n'est pas pour les purs.

F. R.

.....

J'AI ENFIN PU GOUTER au steak d'épinette, dont on me rebat les oreilles depuis des années... Pas mal. Bien coupé, non pas droit mais en diagonale, pour avoir plus de chair et moins de gras. A Montréal — cette bourgade acadienne dont parle *Paris-Match* — on ne sait pas le préparer, il faut vraiment aller à la campagne. Grillé à point, imbibé de sa propre moelle, c'est délicieux. Et la « tordeuse », la fameuse tordeuse qui nous bouffe nos épinettes, eh bien elle donne un goût sauvage à celles qu'elle a attaquées ! Bien plus délicieux que celui des herbes-de-Provence (cette sottise pour snobs de Paris !). Le seul ennui : il faut l'éplucher, dans l'assiette même, car on doit servir le steak avec la couenne, pour garder la saveur dans la chair. Mais quoi : sans un peu

de travail — et un bon couteau — il n'est pas de plaisir à table.

J. F.-R.

.....

« VOUS ETES CANADIEN ? », me demande un Américain. — « Non, je suis Québécois. » — « Oui, bien sûr, donc vous êtes Canadien. » Et ce dialogue de demi-sourds se poursuit jusqu'au moment où mon interlocuteur finit par comprendre, un peu, la question du Québec. C'est alors qu'il a cette réflexion : « Ah ! en somme, vous êtes à l'inverse des Taïwanais ! » — ?... — « Mais oui, eux, ils veulent à tout prix se présenter comme Chinois ; ils ne veulent à aucun prix renoncer à leur nationalité chinoise ; s'ils le pouvaient, ils revendiqueraient toute la Chine continentale. » Nous en sommes restés là ; mais j'étais songeur. Je me disais : « Et qu'arriverait-il si le Québec envoyait une délégation aux prochains Jeux Olympiques de Moscou ? » Et si l'on admettait les athlètes, et si l'un d'eux faisait la gaffe de gagner une médaille d'or, vous voyez ça d'ici ? Nous n'avons même pas d'hymne national...

J. B.

.....

IL Y A TRES CERTAINEMENT, derrière les frasques récentes de Jean Marchand et sa décision de se poser en apôtre de la langue française, plusieurs motifs tout autres que l'indignation patriotique et beaucoup moins avouables, mais qui, déguisés en celle-ci, peuvent se faire jour en paraissant légitimes. Il y a, par exemple : une occasion de vengeance contre un ministère qui a rejeté naguère le même Marchand et où celui-ci n'a pas fait très bonne figure ; une chance de faire accroire aux Québécois l'incroyable même, c'est-à-dire que celui qui vola jadis à Ottawa pour les sauver ne les a pas trahis tout à fait ; la possibilité de se refaire ce qu'on appelle du capital politique, c'est-à-dire de la publicité à bon compte ; l'occasion de reprendre un peu d'ascendant sur le parti, en se rangeant du côté des jeunes Turcs, Joyal et DeBané ; un moyen de préparer sa venue sur la scène pro-

vinciale, comme sauveur évidemment (tous ces gens ont vraiment le complexe du sauvetage), en donnant l'impression que lui, Marchand, va beaucoup plus loin que Bourassa et sa loi 22 puisqu'il est prêt à y laisser sa peau (qui ne vaut plus très cher cependant) ; mais surtout, il y a là pour Marchand, qui a tant nui aux fédéraux depuis quelque temps avec ses dépressions et ses *hit-and-run*, une chance inespérée de servir de nouveau son parti et son premier ministre, en permettant à celui-ci de sauver facilement la chèvre et le chou, c'est-à-dire, d'un côté, d'approuver l'entente Lang et, de l'autre, via Marchand, de la condamner. En somme, il ne faut rien voir de plus dans toute cette affaire que du machiavélisme de petite envergure : la tentative un peu pitoyable, de la part d'un politicien déchu, de rentrer en grâce et de se refaire une image. Autrement dit, une espèce de ménopause.

F. R.

.....

A TERRE DES HOMMES, dans un pavillon, il y a une exposition de littérature d'U.R.S.S. que gardent deux jeunes Canadiens embrigadés au pan-soviétisme. Un ami, Laurier Hébert, visite cette exposition et me raconte la scène. C'est une brave dame qui essaye de parler, d'être gentille, de s'intéresser (soudain) à un monde qui sans doute la surprend. Elle s'adresse aux deux partisans-bibliothécaires : « Les écrivains russes ! C'est merveilleux ! Soljenitsyne... Vous avez les livres de Soljenitsyne ? » Tête des deux Canadiens mouscouteurs !

A rapprocher de cette paysanne du Middle-West qui réussit à s'approcher de Krouchtchev en visite de « blé d'Inde » aux U.S.A., et le prit à témoin : « Ah, Monsieur, Monsieur, vous savez que j'aimais beaucoup votre Tsar !... Quel dommage, n'est-ce pas : de toute sa petite famille, il ne reste personne ! »

J. F.-R.

.....

LA VIOLENCE A LA TELEVISION aurait un grave défaut : insensibiliser les spectateurs à la vraie violence, désa-

morcer l'acte de pitié, ou celui du héros. Plus on voit mourir d'hommes à la télévision dans des fictions newyorkaises, moins la mort des hommes de chair nous émeut. Ce serait ainsi.

Mais pouvait-il en être autrement ? Comment aurions-nous pu résister psychiquement aux catastrophes universelles que rapporte quotidiennement le téléjournal ? Accidents d'avion, tremblements de terre, guerres, famines, mettant en cause des milliers de personnes que nous ne connaissons même pas ?

A mesure que s'étend le champ des « nouvelles » et l'ampleur des catastrophes mondiales les fictions télévisées aident le téléspectateur à garder ses distances. On ne nous racontait pas, quand nous étions tout petits, « le chaperon rouge » pour d'autres raisons. Les histoires de peur veulent habituer à la peur et nous éviter des court-circuits dans l'occiput.

J. G.

.....

MORT D'UN CORBEAU. J'y ai assisté, c'était pénible. Il a eu une crise cardiaque, en plein vol. Arrêté net dans son élan. Immobile un quart de seconde. Puis, les ailes soudain repliées, raides, il a plongé. Comme une flèche, il s'est planté dans l'herbe, avec un bruit mou. Il avait l'air d'un gros buisson au feuillage bleuté dans lequel jouait le vent, et ses pattes raidies faisaient comme une fleur : huit pétales roses et bruns, tendus vers le soleil.

J. F.-R.

.....

LE SENATEUR HELMS, de la Caroline du Nord, « a fait l'éloge de la politique du régime du Chili et signalé que la junte « était en train d'élever le niveau de vie et de maintenir l'ordre ». (*Le Jour*, 14 juillet 1976.)

Bien entendu, il y aura toujours des Américains qui se penchent sur le bien-être de ces êtres étranges qui vivent hors des U.S.A. Puisqu'ils n'ont pas tous été massacrés, il y a certainement amélioration du niveau de vie... Ce n'est déjà pas si mal pour des non-Américains... Il y a tant d'hommes sur terre... en dehors des U.S.A.... qu'on en arrive à ne

plus savoir ce qu'est un homme... Alors il vaut mieux faire partie du peuple béni à qui tout est dû. Du moins, on doute moins soi-même de sa qualité d'homme... En rentrant du Chili, on embrassera tendrement sa digne épouse, on mettra un pantalon rose pour aller jouer au golf ; au neuvième trou, après un bourbon, on louera le Seigneur de n'être pas un pouilleux, de ne pas mesurer cinq pieds et cinq pouces, d'appartenir au seul peuple de vrais Blancs, de manger du Kellogg, de conduire une Cadillac... Bref ! toutes les qualités de celui que « la vie » intéresse.

F. O.

.....

LA VACHE QUE NOUS AVONS LOUEE, au printemps, a finalement été une mauvaise affaire. On a beau dire : tous ces laits homogénéisés (quel pathos) et Vitamin Added (ce n'est pas un nom arabe) finissent par agacer le palais, et ne contiennent plus rien de naturel. Nous voulions du lait, du vrai. Ah, dame, il faut y mettre le prix, et la location au mois, tout en étant moins chère que l'achat à tempérament, ce n'est tout de même pas rien : dix dollars par jour. Mais enfin, c'est faisable. Ce qui est abusif, c'est le compteur. Moi, bêtement, je croyais qu'on avait droit au « gallonnage illimité ». Non : il faut payer chaque once, dix cents. Vous trayez ? Le compteur se déroule avec un clin d'oeil de jouisseur ; cela finit par vous donner des hésitations. Quelle société !

Ce qui n'arrangera pas les choses, c'est ce qu'on m'a dit, à la Compagnie « Rent-a-Cow » : dans deux ans, tous les compteurs seront transformés : centilitres, décilitres, litres... On en profitera — bien sûr — pour encore augmenter les prix, en passant. Ennui des vaches métriques.

J. F.-R.

.....

HUBERT AQUIN RIDES AGAIN, et cela n'est pas fini. Il est regrettable toutefois que les Editions LA PRESSE n'aient pu garder un écrivain de ce calibre, comme directeur littéraire.

Sans pouvoir juger de cette querelle interne (c'est agaçant à la fin qu'au Québec toutes les querelles à l'intérieur des entreprises deviennent immédiatement des querelles publiques qui s'étalent à la une du DEVOIR) sans pouvoir juger donc de cette chicane entre deux êtres turbulents, rigolos, très intelligents et grossièrement sympathiques, il est utile de rapprocher la lettre qu'Hubert Aquin a écrite à Roger Lemelin de la communication de ce même Hubert Aquin à la Rencontre des Écrivains en 1971, (voir LIBERTÉ, numéro 74, juillet-août 1971, pages 89 à 93) alors qu'invité à parler du thème L'ÉCRIVAIN ET LES POUVOIRS, il avait choisi d'incarner ce thème, de démissionner de LIBERTÉ et de rompre tous les liens qui pouvaient le rattacher à ses confrères ou à l'ensemble de la vie littéraire.

Il est intéressant de lire ces deux textes et de les comparer : on y trouve sinon un sens de l'histoire, du moins une continuité. — Mais une continuité quelque peu inquiétante...

Ce qui étonne le plus dans tout cela, ce n'est pas que Hubert Aquin ait « voulu quitter » son poste de directeur littéraire des Editions LA PRESSE après vingt mois, c'est qu'il y soit resté aussi longtemps...

J.-G. P.

.....

VERS LE 24 JUIN Pélo le poète des murales, hier dénoncé par Roger Lemelin (voir le formidable dossier de Jean Royer dans le premier numéro d'*Estuaire*) publiée dans le journal du millionnaire une diatribe contre Drapeau qui va certainement lui amener du courrier. Hier Californien jusqu'aux ongles notre barde chausse tout à coup des raquettes et part à la chasse aux Moricaults.

Mais qui sont ces étrangers qui nous envahissent ? demande-t-il. Et quels sont ces métèques qui viennent à Montréal baiser nos femmes ? Celui qui ne veut pas mourir, et qui est à la poésie ce que le Dr Brunet est au naturisme, veut faire un *clean-up* dans nos rues.

Les nègres, les Portugais, les Vietnamiens, les Grecs, les chauffeurs de taxi étrangers, c'est assez ! crie Péloquin.

C'est dommage, à cet âge, et poète tout de même, d'avoir autant de boutons fascistes aux fesses. C'est que Péloquin refuse de considérer le vrai problème : Montréal, par la volonté de ses amis Trudeau et Bourassa, est un territoire *bilingue* et les villes, par vitalité, sont des lieux cosmopolites.

Il ne faut pas tout mêler : ces étrangers, dans un Québec unilingue, nous assimileraient et deviendraient, en deux générations, des Québécois. Pour l'instant c'est l'Amérique en anglais qu'ils assimilent et nous avec. Mais Pélo ne fait pas de politique...

Alors Pélo, avec son petit air de feldmaréchal teuton s'en va réclamant la race pure et la paix. Il faudrait, je crois, le renvoyer dans son village, et ce rapidement, pour y faire des recherches : n'est-il pas, lui-même, le petit-fils d'un étranger ?

J. G.

.....

LA DERNIERE LIVRAISON de *Livres et Auteurs* perpétue le malentendu qui a toujours fait de cette entreprise un porte-à-faux. Entendons-nous : c'est la formule même, dans sa conception initiale, qui reste indéfendable. Si l'effort portait sur l'exhaustivité bibliographique et sur l'information précise et détaillée, nous aurions un document et un instrument de travail sans prix. Si l'on visait à des synthèses critiques et à des analyses minutieuses selon des méthodes de pointe et au besoin audacieuses, nous aurions le meilleur stimulant de la vie littéraire. Mais ces comptes rendus qui n'ajoutent rien aux recensions déjà parues, ces propos rapides et même hâtifs, ces jugements d'inspecteurs bornés et butés, à quoi bon ? Certaines contributions demeurent excellentes, certes, et certaines relectures réparent des injustices, mais, dans l'ensemble, le cahier ne fait qu'amplifier et même caricaturer la sottise, la prétention et la médiocrité bavarde de notre actuelle critique littéraire. Dommage, oui, grand dommage il y a.

J. B.

.....

QUAND ON DIT que les enfants n'ont plus le sens des valeurs je me précipite sur les pages financières des grands journaux. Immanquablement les cotes de la bourse sont à la baisse, le dollar fluctue, le pétrole nous glisse entre les doigts, et les banques se disent inquiètes des mouvements mondiaux de la monnaie.

En fait l'inflation semble la première cause de la perte « des valeurs » : quand, même à la bourse des valeurs immobilières, l'argent ne vaut plus rien, les autres conventions ne peuvent pas tenir le coup non plus. Et les spéculateurs se conduisent comme des démagogues. Et les démagogues comme des spéculateurs.

Jusqu'à ce que l'argent reprenne sa valeur et que notre société retrouve son équilibre. Ce qui fait de Jean-Luc Pépin un très grand moraliste.

J. G.

.....

CETTE CHRONIQUE A ÉTÉ RÉDIGÉE PAR ANDRÉ BELLEAU, JACQUES BRAULT, JACQUES FOLCH-RIBAS, JACQUES GODBOUT, FERNAND OUELLETTE, JEAN-GUY PILON, FRANÇOIS RICARD.